Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 32

Artikel: Choses et autres : panacée
Autor: Lisette
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-224719

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Lausanne — 71me Année — N° 32 — Samedi 6 août 1932

CONTEUR VAUDOIS

FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU

Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.

PE LE TRIBUNAU

TOT parâi, quand faut passâ pè lè tribunau, cein n'è pas asse guié que d'allâ à n'on repé d'èpâo et d'èpâosa. L'è veré qu'à la trâbllia dâo repé lâi a pas soveint atant de mince guieu que pè lo tribunat. Faut vo dere assebin que, lè, lâi a on bet de baragne, et que lè croûïo guieu sant de la part delè. De l'autro côté lâi a lè dzudzo. Stausse, se fâ bon lè reincontrâ quand sant pas ein tenâbllia et trinquâ avoué leu, quand sant su lâo chôla de dzudzo, sant regnâ et refregnu quemet dâi dzein que vant à la porsuita d'einterrâ d'on moo.

L'è veré, avoué ! assebin ! peinsâ-vo vâi quand faut dèmèclliâ la veretâ à ti clliâo coo que dyant mé de meinte que de resto. Quin travau épouâireint que l'ant clliâo dzudzo, tot parâi. Ne pouant pas adî tsantâ, quemet lo chaumo :

« Que l'entreprise est belle ! »

Sarâi oncora rein se n'avant à fére qu'avoué lè croûïo gieu, mâ, lâi a lè z'avocat et stausse lè faut tsouyî.

L'è que, leu, sant payî po dere dâi dzanlhie et s'escormantsant po ein trovâ dâi novalle.

Lè dzein preteindant mîmameint — por quant à mè pu pas lo crère à tsavon ; ma po onna petite bliocha, i'ein é idée — eh bin ! vo desé que lè dzein preteindant que stâo z'avocat, se dyant la veretâ, lè fotant dedein. L'è lâo metî assebin et pu que voliâi-vo ?

On coup, ein avâi ion, on tot fin, crâide-mè, que pouâve cein dèbllioottâ sein quequelhî qu'on arâi de que fasâi cein âo mécanique. L'arâi pu dèvesâ tot'onna senanna sein bâire on verro. La sadze-fenna que lâi avâi copâ lo fi de la leinga, n'avâi pas robâ sa demi-dzornâ, allâ pî... Dèvessâi défeindre, âo tribunat, ion de clliâo finneroûte que pouant vo sagnî onn' hommo quemet on caïon et vo z'achomâ onna fenna quemet on counet. Clli coo l'avâi tyâ on poûro vîlhio po lâi robâ quauque rappe.

Et que clli l'avocat, faillâi l'oûre, niyîve tot. Por lî, l'ètâi quasu lo poûro vîlhio que l'avâi tyâ lo bregand. M'einlèvâ s'on l'arâi pas djurâ ! Peinsâ-vâi ! à l'oûre, clli chenapan l'ètâi la cranma dâi pere bûra dâi brave dzein. Quand l'ètâi petit, jamé sè cutsîve sein baillî la bouna né à sa mére-grand et eimbransî sa chèra, plliorâve quand quaucon tyâve onna motse... et patati et patata, et pu çosse, et pu cein. Tote lè fenne segottâvant, tant l'ètâi bin de. Mîmameint que lè dzudzo coumeincîvant à lâo motsî. L'è su que l'acchounâ *(accusé)* ètâi d'à pllieindre d'avâi ètâ dobedzî de fére passâ l'armâ à gautse âo poûro vîlhio !...

Tot parâi, lâi avâi su la loûïe *(galerie)* onna dama que plliorâve pas. Et sa vesena lâi fâ dinse :

— Cein vo fâ rein de cein oûre ? Vo n'âi min de tieu !

Et la dama lâi a repondu :

— Vo crâide clli l'avocat? Lo cougnaisso prâo, l'è mon valet ! L'è lo pe grand dzanlhiâo que la terra pouaisse portâ. Quand l'ètâi petit, l'è fouettâ et couistâ mé de ceint iâdzo po sè dzanlhie !

Marc à Louis.

LE TROC

IL paraît que la civilisation va subir une régression. C'est H. G. Wells, l'écrivain anglais dont les anticipations se réalisent pour sa gloire et pour notre malheur, qui l'affirme. Il estime que le malaise qui pèse actuellement sur le monde n'est que le prélude d'une période de retour en arrière vers les méthodes surannées, qui bouleverseront toutes nos habitudes et nos principes d'économie.

Cette funeste prophétie a déjà reçu un commencement de réalisation en France et en Amérique et même en Suisse.

Le troc, moyen d'échange habituel aux primitifs, y revient à l'honneur. On sait qu'un groupe de peintres, que les dures conditions de la vie moderne menacent de réduire à la famine, exposèrent au Palais des Colonies, des tableaux qu'ils cédèrent non plus pour de l'argent, mais pour un vêtement, un sac de légumes, un meuble, une paire de chaussures, un assortiment de produits d'épicerie.

Pour une de leurs croûtes, on leur offre quelques miches de pain, pour un de leurs navets, un sac de pommes de terre, pour un de leurs barbouillages, une barre de savon avec lequel ils se débarbouilleront. Cette méthode nouvelle ou plutôt déjà ancienne, puisqu'elle existait au temps où les jetons et les artistiques coupures qui représentent de nos jours une valeur soi-disant or étaient inconnus, est employé non seulement à Paris, mais également en Amérique. Là-bas, le fermier commence à régler ses achats en beaux et bons sacs de blé. Quand il s'offre une auto, il en acquitte le prix par quelques quintaux de betteraves sucrières. S'il consulte le médecin, il lui porte pour honoraires une dinde grassouillette ou un panier d'œufs bien frais. Un collège accepterait, paraît-il, pour frais de pension de ses élèves, un poids convenable de farine.

Evidemment, cela revient au même. L'argent que l'on remettait naguère à un peintre pour son tableau lui servait pour l'achat de pain, de vêtements et de meubles et l'on peut lui remettre directement ces objets. Mais je ne nous vois pas nous munissant chacun d'une botte de carottes ou de poireaux pour aller prendre le tram, d'un gigot pour aller au théâtre, d'un tonneau de vin pour acquitter notre loyer, et je ne vois pas le musicien payant d'une sérénade sur son piston le coiffeur qui viendrait de lui couper les cheveux, sans que celui-ci s'écrie aussitôt : « La barbe ! »

EMULATION

LE sport a répandu à l'excès partout le goût de la compétition. Une émulation maladive pousse tout le monde à vouloir se signaler à l'admiration des foules, à faire mieux ou plus vite ou plus fort que tout ce qui a été fait jusqu'à présent. Une récente enquête révèle cet état d'esprit jusque chez les personnes intelligentes, puisqu'il s'agit des écrivains. Certains hommes de lettres ont divulgué leur façon particulière de travailler. Ils se sont tous attribué des manies étonnantes qu'ils pensent constituer une habile publicité. L'un ne peut trouver des idées que lorsqu'il a fait une heure de marche sous la pluie battante. Un autre ne peut travailler que de minuit à quatre heures du matin, dans le plus religieux silence. Une auto qui passe ou le coup de cloche du premier tramway lui donne une crise de nerfs et coupe son inspiration. Un autre, un humoriste, ne peut trouver des idées roses que lorsqu'il est habillé de jaune et qu'il est assis dans une pièce tapisée de bleu. Il en est qui ne se sentent en possession de leurs moyens qu'à leur trente-deuxième tasse de café. Il en est un qui se donne si totalement corps et âme, à son sublime labeur, qu'il lui faut prendre trois mois de convalescence chaque fois qu'il a écrit un chapitre de roman. L'Angleterre détient actuellemeent le rcord de la vitesse. Un bas-bleu se dit capable d'aligner quotidiennement 15.000 mots sur de papier et l'a prouvé en bâclant, en quatre jours, un roman psychologique complet. L'œuvre, bien entendu, est bourrée de réflexions profondes, d'espoirs refoulés, de subtils désenchantements, de réactions morales. Le titre est « Journal de la femme d'un officier de marine ». Evidemment, pendant que son mari voyage dans l'autre hémisphère, la femme du marin a le temps de s'ennuyer, de méditer et d'écrire ; mais, à cette allure, elle risque fort de finir par ennuyer les autres, et il lui faudra faire un tel achat de rames de papier, que la solde de son mari n'y suffira jamais.

Choses et Autres.

PANACÉE

CES gens-là sont les meilleurs clients de l'« Unic », les nouveaux magasins qui font courir tant de monde, qui vendent tant de choses ne coûtant presque rien.

Ils y sont d'abord allés timidement, un brin méfiants ; ils ont fait l'emplette de choses insignifiantes et probablement inutiles; puis, peu à peu, ils ont compris tout le profit qu'on pouvait tirer d'un magasin où tout est si manifestement d'un prix dérisoire. Alors, l'« Unic » est devenu le fournisseur en chef de la famille. Papa y achète les cadeaux d'anniversaire, les grands, leurs premières cigarettes ; la fille va y prendre un repas hâtif le jour où elle n'a pas le temps de rentrer pour dîner. Les petits y remplacent les fournitures scolaires égarées ou détériorées. Quand l'un d'eux part aux emplettes, son panier au bras et le porte-monnaie maternel serré dans la main, il dit avec un petit sourire réfléchi : « Dommage qu'il n'y ait pas de froissure à l'Unic ! »

L'autre jour, on a remisé au grenier le vieux berceau de la famille et tout le monde a compris ce geste symbolique: « C'est la crise. Les bébés sont trop chers ! » A quoi Mario, le système D du ménage, a répliqué : « Peut-être qu'y-z-en vendent à l'Unic ! »

Lisette.

Psychologie. — Le client. — Vous annoncez : repas, cinq ou huit francs par tête. Quelle est la différence ?

Garçon. — Aucune. Ça dépend de la tête.

Pas matinale. — La dame. — Nous prenons le petit déjeuner à 8 heures.

La nouvelle bonne. — Merci, madame. Mais si je ne suis pas descendue, inutile de m'attendre !